CHRONIQUE

I. — Projets et suggestions de travaux

J'ai plaisir d'abord à signaler ici les travaux entrepris par plusieurs des jeunes latinistes qui forment habituellement le public de nos séances : Mlle R. Fournier, après avoir étudié pour un diplôme d'études supérieures les procédés de l' « oratio ornata » chez Cicéron, vient d'aborder des recherches concernant l'esprit public à Rome, et en particulier ce qu'on peut appeler « le public littéraire » ; Mlle A. Freté et M. L. Nougaret vont assurer la publication de l'édition, texte et traduction, des *Captifs* et des *Ménechmes* de Plaute, laissée en suspens par la mort de L. Havet. — Parmi les étrangers, M. Th. Schillings, actuellement à Paris comme boursier du gouvernement belge, a entrepris l'élaboration d'un lexique du vocabulaire de Sénèque, qui répond à une suggestion présentée ici même par M. Faider et par moi (cf. cette *Revue*, 1926, p. 98); M. Harry Caplan, professeur assistant à Cornell University, vient d'obtenir une mission pour étudier chez nous et en Italie la survie de la rhétorique latine au moyen âge; M. C. J. Balmus, ancien membre de l'École roumaine de Rome, travaille à une étude sur le style de S. Augustin; on me signale aussi de Dublin un projet de thèse de doctorat sur l'emploi des cas dans S. Augustin : il serait bon que les « augustinisants », sous peine de risquer des doubles emplois, se mettent d'accord sur leurs projets de travaux avec M. Roy J. Deferrari, qui a organisé à l'Université catholique de Washington une véritable équipe de spécialistes de S. Augustin, et avant tout avec M. P. de Labriolle, qui se tient au courant des travaux relatifs à cet auteur.

Les virgilianisants apprendront avec intérêt que M. R. Sabbadini prépare une édition critique de Virgile. Depuis assez longtemps M. Sabbadini mène campagne pour une révision des données manuscrites virgiliennes, qui en effet sont encore aujourd'hui, après soixante-dix ans, à peu de chose près celles que nous avaient fournies Ribbeck. Il a repris la question des correcteurs et des « mains successives », en particulier à propos du Palatinus P, dont la Bibliothèque Vaticane publie en ce moment une reproduction phototypique (aux Éditions historiques, 15, Champs-Élysées, Paris), et il nous assure dans un récent article de

Historia, 1927, n° 4, p. 67, que son édition projetée apportera des résultats supérieurs à ceux qu'il escomptait lui-même. J'ajoute que M. Ch. Samaran compte nous apporter prochainement des renseignements intéressants sur l'histoire du Romanus R. Enfin M. J. Savage a signalé récemment (*Transact. of the Amer. philol. Assoc.*, t. LVI, p. 229 et suiv.) l'intérêt que présente le manuscrit Paris. lat. 7930; ce manuscrit contient des scolies qui portent la marque de l'école d'Auxerre et méritent, dit M. Savage, d'être utilisées pour les éditions futures. — Il faut rappeler, en ce qui regarde Virgile, que le délai accordé pour l'envoi des contributions au volume du bi-millénaire expire en décembre 1928. Les manuscrits doivent être adressés au président de la Société *Atene e Roma*, 2, Piazza S. Marco, Florence. Pour plus de renseignements, cf. cette *Revue*, 1925, p. 97.

Une édition critique des tragédies de Sénèque était projetée depuis longtemps en Allemagne : MM. Düring et Hoffa s'étaient assuré dès avant la guerre des collations (en particulier des mss. P C n b) destinées à fixer la valeur de la tradition A ; ces deux savants sont morts à la guerre ; le matériel qu'ils avaient recueilli a été déposé à la bibliothèque de l'Université de Göttingen, et exploré récemment par M. G. Carlsson, qui projetait de reprendre la tâche de l'édition. Des difficultés matérielles sont venues en travers du projet, mais il est bon de savoir qu'il y a là un travail préliminaire déjà fait dont les « sénéquisants » devront s'informer. Ils pourront s'adresser pour cela à M. Max Pohlenz, directeur de la *Philologische Wochenschrift*, en se référant à la note qu'il a publiée dans *Gnomon*, 1927, p. 127.

Dans une Chronique antérieure, 1925, p. 31, j'ai indiqué la tâche qui attend les éditeurs d'Ovide; il faut leur signaler aujourd'hui que M. L. Herrmann vient de découvrir à Bruxelles le manuscrit S des *Métamorphoses*, qu'on croyait perdu depuis la collation de Heinsius. Le compte-rendu de cette découverte intéressante paraîtra dans le prochain numéro de la *Revue*. M. Herrmann projette aussi de publier en même temps que la collation de ce manuscrit celle du Tornacensis 99.

M. E. H. Blakeney a signalé dans le *Classical Review*, 1927, p. 108, l'intérêt que présenterait une édition d'Ammien Marcellin ; l'auteur, en dépit de son style, est un des témoins les plus importants d'une époque intéressante et mal connue. Étant donnée la difficulté, une telle édition devrait être réalisée en collaboration par divers spécialistes; M. Blakeney esquisse un plan du travail à répartir, qu'il pourra être utile de consulter. Je crois bon d'ajouter qu'une bibliographie des publications relatives à Ammien Marcellin pour les années 1910 à 1924 a été publiée par W. A. Baehrens dans le *Jahresbericht* de Bursian en 1925, t. CCIII, p. 45 et suiv.

M. Sisto Colombo rappelle dans le *Didaskaleion*, 1924, fasc. 2, p. 71

et suiv., que nous ne disposons pour les œuvres de l'évêque Maxime que de la vieille édition Bruno-Bruni, rééditée dans le vol. 57 de la collection Migne. Elle est devenue très insuffisante tant pour le contenu même que pour la mise en œuvre, et l'intérêt que présente l'œuvre de S. Maxime pour l'histoire de l'homilétique comme pour la tradition philologique et historique fait désirer une édition critique, préparée avec la méthode rigoureuse en usage aujourd'hui. M. Colombo donne une idée des retouches qu'il serait urgent de faire à l'édition de Bruni, et des secours dont disposerait l'éditeur nouveau.

— La syntaxe latine offre un domaine abondamment exploré, où il reste pourtant beaucoup à faire ; je n'en veux pour preuve que les publications récentes de MM. C. Juret, J. Wackernagel, E. Löfstedt, J. B. Hofmann. J'ai donné quelques indications à ce sujet dans une précédente chronique (p. 26 et suiv.) ; dans un exposé qui paraîtra prochainement ici même, j'essaierai de déterminer les principales directives qui peuvent servir de guide à travers le dédale de la syntaxe. Je voudrais seulement aujourd'hui rappeler de quelle façon naguère M. W. Aly mettait à l'ordre du jour l'étude de la syntaxe (*Neue Jahrbücher für Paedagogik*, 1914, p. 80 et suiv.). « En 1894, disait-il en substance, J. Ries pouvait encore poser la question : Qu'est-ce que la syntaxe? Sa polémique, entreprise à l'occasion d'un compte-rendu de J. H. Schmalz, tendait à montrer qu'on n'était pas au clair avec les problèmes fondamentaux de la syntaxe latine... Il n'est pas encore trop tard pour examiner ce que la syntaxe latine pourrait gagner à s'orienter selon les conceptions de Ries... Il y a là un domaine scientifique à faire fructifier, qui a sur d'autres l'avantage de pouvoir être cultivé presque sans appareil et sans le secours d'une bibliothèque encombrante. » Là-dessus, M. Aly démontre la nécessité de distinguer en syntaxe la notion et la forme, et de commencer par une définition de la forme (nous avons vu depuis M. C. Juret commencer par l'analyse de la notion), d'exclure du système de la syntaxe les subdivisions logiques, et d'inaugurer la recherche de l'explication historique. Il y a autant, conclut M. Aly, à jeter par-dessus bord qu'à récupérer.

Il suffira de se reporter à cet article intéressant pour se rendre compte que depuis sa publication il n'a pas été fait grand'chose pour en tirer parti. Sauf peut-être par deux auteurs qui précisément ont pris pour système de jeter beaucoup par-dessus bord et de s'attacher rigoureusement à l'étude historique des faits : M. J. Wackernagel dans ses *Vorlesungen über Syntax* et M. E. Löfstedt dans ses *Syntactica* ont abordé ce domaine avec un esprit si averti, si neuf, si exempt de parti pris, qu'ils apportent à leurs lecteurs non pas seulement des résultats, mais des promesses et des directives. Je n'emprunte aujourd'hui à l'un et à

l'autre que quelques indications susceptibles d'inspirer des recherches nouvelles sur des points de détail.

Tout n'est pas dit sur la question des temps du passé : imperfectum *amabam*, perfectum *amaui* : « Si pénétrantes, dit M. Wackernagel, t. I, 2e éd., p. 171, qu'aient été les recherches sur l'emploi de ces formes d'expression, il s'en faut que nous soyons parvenus à les interpréter sûrement. » Il reste en effet à distinguer plus soigneusement qu'on ne l'a fait jusqu'ici, et à la lumière de la comparaison, entre les valeurs d'aspect de ces formes : ingressif, duratif, perfectif, entre le sens de parfait et le sens d'aoriste, entre les notions de temps relatif et de temps absolu, de temps réel et de temps grammatical. Mais c'est un sujet sur lequel je reviendrai moi-même quelque jour.

A M. Löfstedt, j'emprunte les quelques observations suivantes :

D'abord en ce qui concerne l'emploi du singulier dit collectif : type *miles* = les soldats. On a remarqué que ce collectif est presque sans exemple au génitif; on dit : *cum hoste nostro*, mais *clamor hostium*. Comment expliquer cette différence de traitement? « J'avoue, dit M. Löfstedt, ne pouvoir donner de réponse; tout ce que je peux faire observer, c'est que le fait ne saurait être fortuit, car il est commun à d'autres langues, et en particulier observable dans des langues modernes... J'ai le sentiment qu'il est lié à la valeur primitive et populaire du collectif et à une différence encore insoupçonnée entre les cas, mais je préfère renoncer à des hypothèses vagues et m'en remettre pour la solution de cette question jusqu'ici négligée aux spécialistes de la psychologie du langage » (p. 23).

Dans le chapitre où il traite du pluriel dit « poétique », M. Löfstedt distingue les emplois attestés en latin ancien, qui paraissent reposer sur un usage populaire et portent pour ainsi dire avec eux leur explication, de certains emplois récents observés surtout dans la désignation de parties du corps ou d'instruments (p. 46). Il y a là un phénomène nouveau, un procès dont le point de départ nous échappe; « seules des recherches de détail poursuivies avec méthode pourront nous éclairer sur ce point ».

J'ai étudié naguère, sans espoir de le réaliser jamais moi-même, un projet de monographie sur le datif latin; c'est un sujet que M. Löfstedt recommande aussi (p. 154). Après le travail de Landgraf (*Archiv. f. lat. Lexic. und Gramm.*, t. VIII, p. 39 et suiv.), il reste en effet encore à écrire une histoire interne du datif, en suivant plus rigoureusement qu'on ne l'a fait jusqu'ici les étapes attestées par les documents littéraires. M. Löfstedt se défend de vouloir esquisser cette histoire, même dans ses traits essentiels, mais il indique dans les pages 154 et suiv. quelques uns des points de vue qu'il conviendrait de ne pas négliger dans une pareille étude. J'ajoute qu'il y aurait lieu de tenir grand

compte pour cette recherche du travail de F. Gustafsson, *De dativo latino*, Helsingfors, 1904, et des observations présentées par P. Lejay dans le compte-rendu qu'il en a publié, *Revue critique*, 1907, t. LXIII, en particulier p. 206 : « Une question qu'il eût été bon de discuter à fond, en épuisant autant que possible les textes, était la substitution du datif à une construction prépositionnelle, d'abord chez les poètes, puis chez les prosateurs de l'époque impériale. »

II. — Information scientifique

A mesure que se réorganisaient dans les différents pays les œuvres d'enseignement et des instituts scientifiques d'après-guerre, nous avons vu paraître ou ressusciter des ouvrages de référence qui nous en offrent le tableau : la *Minerva* allemande a grossi au point d'être devenue un répertoire inestimable, mais aussi d'un prix exorbitant; l'*Index generalis* de M. R. de Montessus de Ballore a grandi aussi d'année en année, sans toutefois atteindre un prix prohibitif. L'édition de 1927-1928 offre un volume de près de 2,500 pages de menu texte, avec 6,500 notices, pour 150 francs[1]. Le cadre est resté le même que celui des années précédentes : la première partie, environ 900 pages, concerne les Universités et Écoles supérieures du monde entier; les cours professés et les noms des professeurs sont indiqués avec tous détails utiles; la seconde partie se rapporte aux Observatoires, Bibliothèques, Instituts scientifiques, grandes Académies, Sociétés savantes des divers pays. Grâce à des clefs, les plus grands détails sont donnés dans le nombre minimum de pages[2].

Il faut signaler que l'Index offre gracieusement aux savants, professeurs ou non, qui en font la demande, l'inscription sur une liste d'échanges (p. 1174 et suiv.) qui leur assure, à charge de réciprocité, l'envoi des mémoires et publications intéressant leur spécialité. C'est là une initiative qui mérite d'être encouragée et développée[3].

Dans un ordre d'idées analogues, je dois signaler une organisation naissante, destinée à constituer un service d'informations scientifiques. On a été frappé souvent de la difficulté qu'éprouvent les savants pour faire des recherches dans les bibliothèques, collections, auxquelles il leur

1. Aux Éditions Spes, 17, rue Soufflot, Paris, v^e^.

2. Il va de soi qu'il est difficile de dominer une matière aussi vaste, et des erreurs restent à corriger : il est pénible, par exemple, de voir mutiler dans la liste des professeurs parisiens tant de noms pourtant connus (F p. 25-26 et 50) : Vendryès, Tonnelot-Tonnelar, prodiguer un prénom d'initiale W. indistinctement à MM. Mâle, Focillon, Rivaud, Renouvin, Jouguet, etc. etc., un prénom M. à MM. Ernout, de Labriolle, Dalmeyda, etc., etc.

3. Toutes les communications, demandes, corrections, etc., doivent être adressées à M. R. de Montessus de Ballore, 45, rue des Écoles, Paris, v^e^.

est difficile d'avoir accès, ou pour obtenir des renseignements, collations, dépouillements, traductions, qu'ils n'ont pas le loisir de faire eux-mêmes.

A diverses reprises, tant à la faveur des occasions de collaboration qu'offre la Société des Études latines qu'en liaison avec l'Association G. Budé et par l'aimable entremise de son délégué général M. Jean Malye, j'ai moi-même tenté d'organiser et même réussi à assurer un service d'informations de ce genre. Saisi récemment de la question, l'Institut international de coopération intellectuelle, avec l'aide de quelques personnes appartenant à l'Université et à divers établissements scientifiques, a mis sur pied un projet dont les grandes lignes sont les suivantes : un Comité de direction, dès maintenant en voie de constitution, aurait à désigner de jeunes travailleurs susceptibles de faire, moyennant une juste rétribution, les recherches demandées ; d'autre part, un Bureau permanent serait chargé de transmettre les demandes à un tel membre du Comité qui paraîtra désigné pour y donner suite. Un contact étroit s'établirait entre le Comité de direction et le Centre de coordination des bibliothèques institué à la Bibliothèque nationale. Enfin, cette organisation servirait de modèle à des organisations similaires que l'Institut de coopération se propose de faire créer dans d'autres centres de culture. Le recteur de l'Université de Paris, les directeurs des grandes Écoles, les conservateurs des grandes Bibliothèques ont pris part à l'élaboration de ce projet. Sollicité d'y apporter ma collaboration, je m'adresse de mon côté à tous ceux qui, dans le cadre de la Société des Études latines, de la Société de bibliographie classique et de l'Association G. Budé, s'intéressent au problème de la collaboration scientifique, pour leur demander leurs suggestions et leurs avis.

III. — Technique de la publication

J'ai tenu au courant les lecteurs de cette Revue des démarches entreprises pour systématiser et uniformiser divers éléments de la technique des publications scientifiques : termes de la nomenclature grammaticale, sigles et signes conventionnels (cf. cette *Revue*, 1927, p. 246 et suiv.; 1928, p. 133). Aux questions posées jusqu'ici vient de s'en joindre une autre, sur laquelle j'ai été appelé récemment à fournir un rapport, et qui mérite aussi de faire l'objet d'un examen international.

La consultation des ouvrages scientifiques est souvent rendue très malaisée par la diversité et l'insuffisance des moyens extérieurs de présentation : rédaction des titres d'ouvrages cités, transcription des noms d'auteurs et des titres d'ouvrages anciens ou modernes, sigles ou abréviations pour les titres de périodiques, indications de publication et de librairie, formules et signes de rappels et renvois, listes d'ouvrages consultés, disposition des index, des tables des matières et éventuellement des résumés, conventions et signes typographiques.

Sur tous ces points, la diversité des usages individuels est telle que le lecteur doit chaque fois s'adapter à un système nouveau, essayer diverses interprétations, parfois sans rencontrer la bonne : ainsi, quand l'abréviation d'un titre est amphibologique ou insuffisamment parlante, quand le lieu de publication ou le titre de la collection est mal indiqué, quand les renvois sont trop vagues, quand l'omission d'un prénom d'auteur égare les recherches au catalogue, etc... Le défaut de précision et de systématisation est particulièrement préjudiciable aux jeunes travailleurs et à ceux qui ont à lire des travaux écrits dans une langue étrangère.

Une entente internationale sur ces points est souhaitable, elle est possible, et peut-être même aisée, puisqu'il ne s'agit que de signes et de conventions étrangères à l'emploi de telle langue déterminée, sauf l'appel au latin, langue commune, pour certaines formules courantes.

Cette entente constituerait un progrès vers l'unification, qui tend à se réaliser de plus en plus, des moyens d'expression et d'une sorte de langue scientifique internationale.

Pour ce qui est des abréviations de titres de périodiques, le *Comité de la Bibliographie linguistique*, réuni cette année à l'Institut de coopération intellectuelle, a émis le vœu que l'Institut prête ses bons offices pour préparer éventuellement un accord international.

Sur ces entrefaites, j'ai appris que deux initiatives dans le même sens avaient été prises, l'une en Allemagne, l'autre en Angleterre. En Angleterre, l'University Press d'Oxford a publié en 1927 une *World list of scientific periodicals* qui ne comprend pas moins de 25,000 titres de périodiques accompagnés d'abréviations systématiques. En Allemagne, la commission dite *Fachnormenausschuss für Bibliothekswesen* a publié dans le cahier de mai 1928 du *Zentralblatt für Bibliothekswesen* un projet qui se réfère à la proposition anglaise, mais la modifie sur de nombreux points en tenant compte des conditions particulières à la production scientifique allemande; ladite Commission allemande propose de son côté une nouvelle liste d'environ 1,300 abréviations, en indiquant les principes qui l'ont guidée, et elle s'adresse pour poursuivre l'examen de la question, d'une part, à la Commission internationale de coopération intellectuelle, d'autre part aux éditeurs et directeurs de revues scientifiques.

En ce qui concerne nos disciplines, tous ceux qui ont eu à constituer ou à utiliser une bibliographie savent quelle peine on a à se débrouiller parmi les systèmes individuels d'abréviations et de références : je viens de voir un collègue perdre des heures à chercher la clef d'une référence SBW, qu'aucun index bibliographique ne lui expliquait; qui n'a pas été agacé par l'aspect protéiforme d'un périodique qui s'appelle tantôt « le Jahresbericht de l'antiquité classique », tantôt « le Bursian »,

tantôt la *Bibliotheca philologica classica*, tantôt « la Bibliotheca de Vogel », tantôt « le JAW », tantôt « le B Ph C », tantôt le « Burs Jb », etc.? Qui n'est pas reconnaissant, au contraire, à l'Archive du latin médiéval (Bulletin du Cange) d'avoir adopté une sigle ALMA sous laquelle le périodique s'est immédiatement imposé? J'ai dû moi-même employer pour la bibliographie de l'*Année philologique* un système cohérent d'abréviations, mais je n'ai pu le faire concorder que partiellement avec les systèmes en usage dans d'autres pays.

A tous ceux qu'intéresse la question je demande de me transmettre leurs avis pour servir de base à l'enquête qu'entreprend sur ce sujet l'Institut de coopération intellectuelle.

J. MAROUZEAU.